

Le siège de Vienne (1683) – Philippe Roy

Une mise au point s'impose sur la technique poliorcétique des Turcs car les assiégés de Vienne, des pamphlétaires et des historiens autrichiens des XVIII^e et XIX^e siècles se sont déchaînés contre l'attitude de la France. Si nous savons que l'ingénieur militaire français, Philippe le Masson Dupont ⁴³, était présent dans l'armée de Sobieski, nous avons pu déterminer qu'aucun ingénieur militaire français, ni volontaire, ni en mission ne se trouvait en qualité de conseiller technique chez les Turcs lors du siège de Vienne de 1683. Par contre, le siège était dirigé par un Vénitien, déjà présent au siège de Candie (1648-1669), sous les ordres des ingénieurs de l'École française. Cela explique pourquoi le siège fut conduit « à la française », selon la technique des tranchées et des parallèles, améliorée par Vauban. Ce système consistant à réunir les tranchées par des parallèles, en créant des places d'armes pour se protéger contre les sorties des assiégés, fut utilisé par les Ottomans lors du siège de Candie ; c'était là leur méthode d'attaque des places. Un ingénieur vénitien, Marco Boschimi, releva, en 1649, un croquis du siège de Candie qui parvint à Vauban, lequel l'améliora en créant une troisième parallèle, Vauban inaugura cette nouvelle approche l'occasion du siège de Maastricht, en juin 1673. Les observateurs impériaux sur les murailles de Vienne pouvaient donc accuser les Turcs de manœuvrer « à la française ». Pour ne rien arranger, Vauban rendra aussi hommage, le 12 octobre 1683, à l'utilisation astucieuse des mines par les Turcs, à la formation de leurs compagnies de mineurs « comme je l'ai toujours enseigné ».

Le 15 juillet, les Turcs déclenchèrent leur premier bombardement sur le bastion du château – sur le *Burgbastei*. En même temps, les premiers travaux d'approche, tranchées et parallèles furent entrepris alors que le grand vizir faisait incendier les faubourgs qui n'avaient pas encore été détruits par les impériaux. Les assiégés procédèrent à un tir de contrebatterie. Les Turcs attaquèrent la tête de pont, le 16 juillet, mais furent repoussés par la manœuvre désespérée des dragons appuyés

⁴³ Voir Philippe Dupont, *Mémoire pour servir à l'Histoire de la vie et des actions de Jean III Sobieski*, texte présenté par Philippe Roy et Daniel Tollet, Panazol, 2016, Édition Lavauzelle, 558 p.

par un « canon chargé à cartouche » mis en batterie près du pont. Cet engagement du 16 juillet marquait le véritable début du siège de la ville de Vienne.

Dès lors, le duc Charles de Lorraine allait employer ses meilleures troupes pour « incommoder » les Turcs, les contraignant à disperser leurs forces, en attaquant les ponts et en harcelant les bases arrières, camps et convois de ravitaillement. Sans secours et sous le harcèlement des Turcs, Vienne était une ville perdue. Le 23 juillet, entre 18 et 19 heures, deux mines explosèrent à la contrescarpe des *Burgbastei* et *Löbelbastei* et trois assauts de janissaires furent repoussés. Le 25, un détachement de Dünnevald mit hors de combat 800 Tartares. Depuis lors, les Tatares, moins ardents, furent tenus en réserve alors que les renforts de Pologne n'étaient attendus que pour le début du mois de septembre. Le 24, le bruit avait couru qu'Emeric Thököly devait s'avancer vers Presbourg et avec Mihály Apafi devaient franchir le Danube et se rendre maîtres des ponts. Lorraine renforça de suite la garnison.

Avec sa cavalerie et ses dragons, le duc franchit la rivière le 28 au soir et les « rebelles » accrochèrent immédiatement tandis qu'à Vienne, les assiégés repoussaient une attaque sur la contrescarpe. Les 30 et 31 juillet, les tirs de mines et contre mines continuaient. Un premier accrochage qui dura cinq heures opposa les Autrichiens et les Turcs sur la palissade.

Le 1^{er} août, on apprit que Jean III Sobieski devait partir de Cracovie le 6 de ce mois. Le 3, les pertes devenaient inquiétantes pour les assiégés la situation difficile et les secours polonais « incertains » ; Lorraine décida de « serrer » l'adversaire au plus près alors qu'à Vienne, les Turcs se rendirent maîtres de la contrescarpe la prirent et firent sauter la demi-lune près de la porte des Écossais. Pour hâter les décisions, Lorraine s'adressa directement à Sobieski et commença à organiser la manœuvre qui devait sauver Vienne. Avec une grande sagesse, sachant qu'il manquait de moyens, il refusa toujours le choc frontal et chercha l'endroit favorable pour franchir le Danube. À Vienne, du 20 au 24 août, les duels de mines et contre mines devenaient de plus en plus meurtriers, mais de nouvelles difficultés apparaissaient chez les Ottomans car, le 26 août, « les janissaires parurent extrêmement rebutés et ne voulurent plus rien faire, disant qu'ils avaient fait leur devoir, qu'ils s'étaient battus pour leur Sultan soixante-dix jours consécutifs et trois pour leur *aga*. Tellement qu'on les vit ultérieurement résolus d'abandonner les travaux,

ce qui obligea leur *moufti* à les exhorter à continuer encore leur service pendant quelques jours ; ce qu'ils promirent ». Le 27, une nouvelle mine sauta dans le mur de contrescarpe causant des pertes considérables. Le grand vizir suspendit l'assaut mais, le 28, les janissaires refusèrent une fois de plus le combat, car ce corps ne devait pas être engagé plus de quarante jours au cours d'un siège. Seul l'espoir du pillage de la ville les maintenait au combat.

Le 28 août, alors que les conditions météorologiques étaient difficiles, les nouvelles des assiégés pouvaient paraître moins inquiétantes aux observateurs militaires, car les Turcs n'avaient pas réussi à prendre pied sur le ravelin et qu'une galerie de mine s'était effondrée sur les sapeurs turcs qui continuaient leur ouvrage. C'est pour le bastion de Löbel que les assiégés manifestèrent la plus grande inquiétude ; la situation devenait critique. Un appel désespéré, expédié, le 27 août, par Starhemberg au duc de Lorraine parvint au camp des impériaux. La réaction de Lorraine, dans l'impossibilité d'attaquer avec ses propres troupes, dépendait de la promptitude de l'arrivée des secours, de ceux d'Allemagne et de Pologne, qui ne devaient plus tarder. Les contingents d'Allemagne les rejoindraient, en août et ceux du roi de Pologne, Jean Sobieski, au début du mois de septembre. C'est le 3 septembre que, pour les assiégés la situation devint très critique. Les Turcs s'emparèrent de l'ensemble du ravelin du château (bastion du Burg) derrière des barricades dans les rues de la ville. La pénurie de munitions devint énorme ; le 4, nouvel échec des Turcs qui ne purent prendre le Burgbastai et durent évacuer le ravelin. Le commandement autrichien fut informé de la situation à l'intérieur de la ville par des messagers qui parvinrent à franchir les lignes turques, de même que le comte de Starhemberg était au courant de la concentration de l'armée de secours qui devint la véritable préoccupation des assiégés.

Cela allait aussi être la grande victoire de Jean III : tout allait se jouer, le 12 septembre 1683, lors de la bataille du Kahlenberg. Nous savons que l'objectif de Sobieski était, en recommençant la manœuvre faite à Chocim en 1673, de couper la retraite aux Turcs et de les anéantir, c'est pourquoi les Polonais tenaient l'aile droite.

Le 10 septembre, Lorraine mit les armées allemandes en position dans les montagnes. Les Polonais devaient demeurer une bonne heure en arrière sur la droite du dispositif des impériaux. Le 11, après l'occupation facile de la chapelle Saint-Léopold par un détachement de

300 cavaliers, les armées s'ébranlèrent et marchèrent, comme Lorraine l'avait demandé, vers le Kahlenberg, par cinq routes convergentes. L'aile droite fut confiée au roi de Pologne et à son armée.

Au soir du 11 septembre, les défenseurs de Vienne aperçurent, sur le Kahlenberg, les feux de bivouac de l'armée de secours renforcée par le contingent polonais de Jean Sobieski dont la troupe était forte d'environ 40 000 hommes. Ce fut la cavalerie qui se tailla la part du lion. Du fait de très anciens contacts et du voisinage tumultueux avec les Turcs, les Tartares et autres Cosaques zaporogues, la cavalerie polonaise connaissait parfaitement leur « manière de faire la guerre » comme l'a noté Philippe Le Masson du Pont ; petite guerre de harcèlement et d'usure ; nous dirions aujourd'hui, « guerre asymétrique ». Ce devait être là, le secret de l'efficacité de l'intervention polonaise. Par ailleurs cette cavalerie, surtout les fameux « hussards noirs », terrorisait ses adversaires. Au contraire des hussards hongrois, les polonais étaient lourdement armés et cuirassés « à la suédoise ». Ils opéraient par « postes » de trois cavaliers et avaient à leur disposition un chariot et deux chevaux pour le transport de leurs cuirasses, tentes, armes et vivres. De leur côté, les Lituanais alignaient des hussards plus lourds, les *Petyors*. Jean III disposait aussi d'une artillerie – domaine de Le Masson du Pont – et de 1 200 à 1 800 Cosaques zaporogues « temporairement réconciliés » avec la Pologne.

La bataille du lendemain devait mettre fin à 59 jours de siège. Les 11 et 12 septembre 1683, l'armée de Charles de Lorraine comptait un effectif d'environ 75 000 hommes. Il ne faut pas oublier les 6 000 Hongrois du palatin Eszterházy ; l'armée ottomane comptait encore 138 900 hommes. Dans un premier temps, les 5 corps d'armée firent mouvement vers les hauteurs du Kahlenberg et s'établirent sur trois lignes sur le versant situé du côté de Klosterneubourg. Aucune réaction ne fut remarquée chez les Turcs qui, dans la nuit du 11 au 12 septembre, étendirent leur front entre la montagne et le Danube sur un terrain très compartimenté, coupé de haies, de vignobles et de jardins. Dans la nuit, la ligne turque fut prise sous le feu de l'artillerie impériale. La cavalerie ottomane, une sorte de milice à pied et à cheval qui ressemblait aux dragons des impériaux recula hors de portée de l'artillerie. Il n'y avait que très peu d'infanterie. L'artillerie turque était inexistante. Au lever du jour, Lorraine imagina la tactique qu'il allait utiliser, imposée par ce champ de bataille impossible, entre les lignes impériales et Vienne,

limité par une ravine qui couvrait le camp des Turcs à Heiligenstadt. L'idée de Lorraine était de longer le Danube et d'attaquer le camp turc par la droite. En raison des coupures de terrain, il plaça sur sa gauche un grand corps d'infanterie dont il conservait le commandement et qui avait pour mission d'être le premier au contact des ennemis. Leslie inséra ses propres troupes dans le dispositif et prépara les appuis d'artillerie. La préparation des batteries – en particulier celles qui étaient destinées aux pièces de plus gros calibre – demanda une bonne partie de la nuit. Deux bataillons d'infanterie furent engagés en « sonnette » tant que les appuis d'artillerie ne seraient pas disponibles.

Les Turcs – grâce à des reconnaissances rapides de cavalerie légère – finirent par percer les intentions des impériaux. Vers cinq heures du matin, ils envoyèrent un fort parti d'infanterie et de cavalerie fermer l'accès du ravin entre la montagne et le Danube, malheureusement pour eux sous le nez des batteries impériales. Après un recul rapide et pour une fois sans trop de désordre, les Turcs rejoignirent le gros de leurs troupes et préparèrent un important mouvement de revers pour renforcer les éléments qui restaient en contact. C'est à ce moment que Lorraine fit donner son impressionnante aile gauche, puis Waldeck et Saxe-Luxembourg. Des dragons furent envoyés en avant de l'aile gauche pour contraindre les Turcs à garder le contact et leur interdire toute dérobade. C'était là le célèbre mouvement « en tenaille » qui allait assurer la victoire des armées de Lorraine. Leslie, audacieux, porta son artillerie légère en avant de l'infanterie. « L'avantage de la manœuvre permet au duc de gagner du terrain, pour étendre le front de l'aile gauche à mesure qu'elle défend les sorties du défilé ». Les hussards polonais chargeaient en direction d'Hernals et les impériaux dans celle de Gerstdorf. L'action fut décisive. Simultanément, l'infanterie appuyée par la grosse artillerie fit un bond en avant et dégagea un grand compartiment de terrain qui fut immédiatement occupé par l'aile gauche. Caprara verrouilla le dispositif jusqu'au Danube. Waldeck et Saxe-Luxembourg qui sortirent des couverts à bride abattue fermèrent la tenaille en opérant la jonction avec les Polonais en un temps éclair. Satisfait, Lorraine reprit le commandement de son aile gauche à l'Électeur de Saxe et fit basculer d'un seul bloc toute l'infanterie allemande. Saxe veillait à ce que les généraux colmatassent les nombreuses brèches que la configuration du terrain rendait inévitables. Le mouvement s'opéra sous le feu continu de l'artillerie et des armes d'infanterie. Dans cet ordre, Lorraine

commanda un mouvement d'ensemble de tous les corps d'armée, l'aile gauche s'étirant le long du Danube jusqu'au village de Nüssdorf où elle rencontra une grosse résistance qui nécessita l'intervention des dragons de Stirum et de Dünneval qui occupaient la position pour couvrir les arrières.

Les Turcs eurent un sursaut qui créa une indéfinissable pagaille en se mettant en ordre de bataille dans leur camp, une confusion s'établit avec des éléments de l'armée polonaise : « Polonais et Turcs semblent mêlés ». Le roi Jean III fit alors donner ses hussards noirs qui terrorisaient les Turcs. Au grand galop, lances baissées, ils s'enfoncèrent comme un coin dans la ligne turque, s'engagèrent trop dans les rangs adverses et durent rebrousser chemin en essuyant de lourdes pertes. Les Turcs les poursuivaient à leur tour et se jetaient dans les jambes de Waldeck et des Bavaois couverts par un puissant tir d'artillerie qui freinait les poursuivants. Pour mettre fin à ce « désordre », le roi forma une nouvelle ligne de hussards. Le choc fut tel que les Ottomans décrochèrent vers une large croupe de terrain où ils retrouvèrent leur infanterie et leur artillerie. La situation était éclaircie. Lorsque Lorraine approcha de leur camp, les Turcs se mirent encore une fois en bataille sans grand enthousiasme.

Déconcertés les Turcs commencèrent à se replier. Vers 7 heures du soir, le duc de Lorraine et les armées de l'empereur atteignirent les faubourgs de Vienne et les abords de la contrescarpe et, à faveur de la nuit, Louis de Bade et le baron de Mercy pénétrèrent dans les dernières tranchées turques et se heurtèrent à une ultime résistance des janissaires qui décrochèrent devant la lourdeur de leurs pertes.

La bataille pour la libération de Vienne était terminée. L'empereur rendit un premier hommage au duc de Lorraine, artisan de la victoire. Au cours de la nuit, les Turcs franchissaient la Schweich. Dans leur fuite, ils abandonnaient avec précipitation leur camp. Les impériaux allaient y découvrir l'étendard de l'Empire ottoman, les « queues de cheval », marques de commandement et de dignité du grand vizir, les archives de chancellerie, les équipages, les munitions de bouche et de guerre, 180 pièces d'artillerie, canons et mortiers. La fuite des Turcs fut rapide mais en bon ordre. Le 13 septembre, ils passèrent la Rába et se retirèrent en bon ordre. Le butin le plus précieux aurait été pris par les Polonais ; Sobieski ne s'en cacha pas. Certains parlèrent de la saisie de 800 000 ducats en or dans la tente du grand vizir.

Il est possible de conclure cet épisode de la bataille du Kahlenberg en soulignant que si les Turcs s'étaient, par endroits, âprement défendus, ce fut la rapidité éblouissante de la manœuvre de Lorraine qui commanda fort à propos le déferlement de la cavalerie polonaise qui créa l'effet de surprise, puis la panique des Ottomans. Conformément à la tactique du XVII^e siècle, l'armée assiégeante fut « délogée » mais, dans l'immédiat, ni poursuivie, ni détruite. Pourtant, en dépit des pertes, Lorraine voulut engager directement la poursuite. L'empereur s'y opposa, prétextant la « lassitude générale » et la nécessité de « rafraîchir les troupes », il entra dans sa ville. Les descriptions sont sinistres : pertes, blessés, maladie et aussi consternation, crainte de l'esclavage... etc. La garnison était réduite à 4 000 hommes, 8 000 étaient morts, blessés ou malades. Il ne restait plus que très peu de « vieux officiers ». La plupart de ceux qui commandaient étaient jeunes et « avaient été faits pendant le siège ». Jean III Sobieski fut accueilli en libérateur et en héros, ce qui n'allait pas sans déplaire au camp de Lorraine, nul n'aimant trop devoir à autrui ; ce que les Polonais éprouvèrent bientôt, malgré la reconnaissance de Charles de Lorraine. On célébra un *Te deum* en la cathédrale Saint-Étienne en l'honneur de Jean III.

Si la levée du siège de Vienne et la victoire du Kahlenberg étaient une réelle victoire d'arrêt, les opérations n'en étaient pas pour autant terminées. Lorraine ayant enfin obtenu l'autorisation de repartir en campagne, le 14 les armées chrétiennes franchirent la Schweicht vingt-quatre heures après les Ottomans. Elles se heurtèrent à une résistance désorganisée et spasmodique des janissaires. Lorraine campa quelques jours sur les rives de la Schweicht. Il attendit l'arrivée de ses bagages. Les pionniers utilisèrent ce temps de répit pour établir un pont sur le Danube, à hauteur de Presbourg. Les Polonais s'élançèrent sur le pays tartare et vers la Moldavie. Quelque temps après l'offensive fut reprise vers la Hongrie. Le 7 octobre, le roi de Pologne fut maltraité dans l'engagement de Párkány. Ce même jour, l'armée chrétienne bouscula les infidèles à Ofen. Esztergom, au pouvoir des Turcs depuis 1605, capitula à la fin du mois d'octobre. Bude, capitale de la Hongrie, allait être reprise en juillet 1686. Mais Kamieniec Podolski ne devait retourner à la Pologne qu'après le traité de Karlowitz, en 1699, grâce aux succès du prince Eugène de Savoie sur les Ottomans.

Résumé

Le 15 juillet 1683, les Turcs déclenchèrent le premier bombardement sur le bastion du « Burg » de Vienne. Le 1^{er} août, on apprit que Jean III Sobieski devait quitter Cracovie le 6 de ce mois. Pour hâter les décisions, Charles de Lorraine s'adressa directement à Sobieski et commença à organiser la manœuvre qui devait sauver Vienne. En août, les contingents d'Allemagne rejoindraient les Impériaux et ceux du roi de Pologne, Jean Sobieski, au début du mois de septembre. La grande victoire de Jean III allait se jouer le 12 septembre 1683, lors de la bataille du Kahlenberg. Au soir du 11 septembre, les défenseurs de Vienne y aperçurent les feux de bivouac de l'armée de secours renforcée par le contingent polonais. Ce fut la cavalerie polonaise qui se tailla la part du lion. Du fait de très anciens contacts avec les Turcs, les Tartares et autres Cosaques zaporogues, la cavalerie polonaise connaissait parfaitement leur manière de faire la guerre ; or la cavalerie polonaise terrorisait ses adversaires ; les hussards noirs opéraient par « postes » de trois cavaliers et de leur côté, les Lituaniens alignaient des hussards plus lourds. Jean III disposait aussi d'une artillerie et de 1 200 à 1 800 Cosaques zaporogues « temporairement réconciliés » avec la Pologne. La bataille du lendemain devait mettre fin à 59 jours de siège ; le roi Jean III fit donner ses hussards noirs. Le choc fut tel que les Ottomans décrochèrent et commencèrent à se replier. Vers 7 heures du soir, la bataille pour la libération de Vienne était terminée

Si la levée du siège de Vienne et la victoire du Kahlenberg étaient une réelle victoire d'arrêt, les opérations n'en étaient pas pour autant terminées.

Note biographique :

Philippe Roy est fonctionnaire de la défense et fonctionnaire international en retraite et historien des faits militaires.